

VENTE EN GROS :
Au Bureau des Journaux
34, RUE TUPIN
LYON

PARIS, Strauss, rue du Croissant.
St-ETIENNE, Bureau du journal l'Eclair.
TARARE, Guichard et Jonas.
VALENCE, Combier.
VIENNE, Turin.
VILLEFRANCHE, Lucas et Duverdy.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser au directeur, M. Jules FRANTZ.

LE REFUSE

LITTÉRATURE ARTS SCIENCES PHILOSOPHIE

BUREAU A LYON :
Rue de l'Arbre-Sec, 32
Boîte dans l'allée

ABONNEMENT :
LYON

Un an... 5 »
Six mois... 2 60
Trois mois... 1 50

DÉPARTEMENTS

Un an... 7 »
Six mois... 3 60
Trois mois... 2 »

AVIS.

Nous rappelons à nos lecteurs que le *Refusé* paraît le samedi matin, à 9 heures, chez tous les marchands de journaux.

SOMMAIRE

Les Odeurs de la semaine... Jules CÉLÈS.
Au Poteau!... J. SÉVÈRE.
Baisers... Joseph SURAND.
Communiqués!... D...
Bonaventure Furet... MOREAU DE BAUVIÈRE.
Illuminations lyonnaises... BÉNIS BRAC.
Histoire morale des Femmes, par E. Legouvé... VICTOR CHAUVET.
Fiel, chronique... L'HOMME MASQUÉ.
En l'air, petite causerie... JULES FRANTZ.
Théâtre... VICTOR CHAUVET.
Chronique de Saint-Etienne... JEAN PICK.
Les Drames de Lyon (1^{re} partie, les Mystères de la Croix-Rousse), feuilleton... UN OUBLIÉ.
Simplice, id... VICTOR CHAUVET.
Correspondance... X.
Une Lessive... J.-N. C.

LES ODEURS DE LA SEMAINE

Cette année, à l'Exposition de Paris, il y avait un certain marchand d'odeurs en liquides, qui usait d'un très-bon procédé pour faire apprécier aux amateurs le mérite de son jus.

Il avait établi à son comptoir une fontaine à jet continu. Un employé était à portée du robinet, vous lui tendiez votre mouchoir ou n'importe quoi qu'il vous rendait aussitôt, un peu immergé, c'est vrai, mais rempli de suaves émanations.

L'idée de ce parfumeur m'a paru ingénieuse, et je vais en faire une nouvelle application pour distribuer aujourd'hui mes « odeurs de la semaine. »

La confiance renaît! les affaires reprennent!!! le travail revient!!!!

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 3.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

PAR UN OUBLIÉ

CHAPITRE III. — LES CONJURÉS.

Il est une heure du matin.
Dans une salle voûtée éclairée par la lumière vacillante et fumeuse de quelques torches, des hommes sont réunis.

Au fond de cette salle est un autel sur lequel est placé un buste en plâtre du roi de Rome, et, autour de ce buste, flottent des drapeaux tricolores.

Aussi, on dit que plusieurs de nos gros manufacturiers viennent de faire mander tous leurs employés...

... Pour les... flanquer à la porte.

M. le baron Dupin vient d'annoncer au Sénat que, d'après un recensement officiel, et aussi d'après les deniers versés pour saint Pierre, les Lyonnais sont trente et une fois plus catholiques que les auverpins des autres provinces de la France.

On ne saurait trop se montrer fier d'une telle... supériorité.

Aussi dimanche, en l'honneur de la fête de la Vierge, la ville de Lyon s'était mise sur son trente et un : de la tête aux pieds elle étincelait de diamants.

Oh! que c'est beau le feu des lampions!
— Et, comme c'est bon l'odeur des chandeliers!

Et l'onglée donc.

Quel éclatant démenti on pourrait donner à ces mauvais plaisants, qui vont partout dire que l'Eglise tient la lumière sous un boisseau! Mais malheureux, le boisseau des Chartreux et de Fourvière étaient resplendissants de LUMIÈRE. Ah! mais...

Contre la règle, on n'a eu aucun sinistre à déplorer. Il faut croire que nos voisins des Brotteaux se seront abstenus d'illuminer.

La semaine des suçons approche.
De tous les laboratoires de nos confiseries s'échappent déjà les odeurs du sucre que l'on caramélise.

Oh! les suçons, quelle douce chose!
Il y a une femme à moustaches qui en vend toute l'année, dans la grange à Dolbeau à la Croix-Rousse.

Contre le mur, et au-dessus de cet autel, on peut lire grossièrement écrit ces quelques mots :

Mort aux traîtres!

Une table est au milieu, recouverte d'un tapis et chargée de papiers.

Devant cette table est assis un vieillard qui semble présider à cette réunion.

Ce vieillard, débris des grandes batailles du premier Empire, se nomme Lauvent.

Tout à coup Lauvent frappe sur la table et le silence le plus complet succède au murmure des voix.

— En l'absence de notre chef Ledoux, dit-il, je déclare la séance ouverte.

Alors, un homme se détachant d'un groupe, s'avança.

Tous les regards se portèrent sur lui :

— C'est toi, Barbier, dit le vieillard, qu'as-tu à nous apprendre?

— J'ai fait transporter dans la nuit de lundi à mardi, 100 fusils dans la maison Piron, à Fourvières.

— C'est tout ce que tu as à dire? demanda Lauvent.

— C'est tout.

— C'est bien! ta déclaration sera consignée au procès-verbal.

Un autre conjuré s'approcha.

C'était un compagnon forgeron qui s'appelait Favier.

— J'ai reçu 500 fusils de nos frères de Valence, dans la nuit du 2 au 3 octobre; 200 de ces fusils sont déposés

AU PETIT PARQUET.

— Prévenu, vous avez la parole.
— E...
— La cause est entendue vous n'avez qu'à payer.

DEVANT LE JUGE DE PAIX.

— M'ssieurs, v'la ce que c'est : j'ai lavé des nippes à c'te gueuse et j'peux pas avoir un sou d'm'ouvrage.
— C'tte gueuse!... je ne le suis pas tant que vous, vieille finie qui voudrais mettre les gueuses sur la paille à cause que la misère... le chômage, le...

— L'écoutez-vous m'ssieur le juge!... ça veut attendre la justice avec des rebriques! (sic) vraiment si on n'était pas forte, si on n'était pas bien assise, on sortirait de ses gonds!

Le chômage! mais c'est votre état à vous autres femmes de rien, bourgeois's de rataille, qui n'avez rien fait d'honorable d vos dix doigts et qui usez vot' langue à médire du pau' monde!

La misère? C'est pour ça qu' madame est toujours à la dernière mode, qu'elle a des rob's de soie qu'ont des queues longues comme la rue Impériale... et des enfants qu'ont pas même un bougre de chemise su' l'... dos (sic).

Le juge l'interrompant : Assez, assez... je vous renvoie ainsi.

Si j'en crois un chansonnier, l'année bissextile dans laquelle nous allons entrer va être féconde en merveilles mirobolantes.

Jugez-en :

L'an prochain, saison d'abondance,
De tous bien nous serons pourvus,
Et jamais l'on n'aura tant vu
D'huîtres et de melons en France! (bis)
Chacun doublera ses produits,
Au champ comme dans la famille,
Le concombre et la jeune fille
Tout enfin portera des fruits. (bis)

Enfin, chose non moins réjouissante :

Le paradis sera sur terre,
Car, — sans nous voler nos gros sous, —
Dès l'an prochain nous serons tous
Aussi boyards que les Peircire!

Malheureusement celui qui fait de telles prédictions n'est qu'un Mathieu de la... Croix-Rousse, et il est fort à craindre que son an prochain ne soit tous les ans renvoyé...

A l'an prochain.

Jules CÉLÈS.

dans nos caves des Brotteaux, et les autres dans la maison de l'Observance.

Je demande que ma déclaration soit consignée sur le procès-verbal. Et il se retira.

Un troisième vint à son tour et dit :

— J'ai soixante livres de poudre, et je dépose sur le bureau une lettre de nos frères de Villefranche.

Enfin les conjurés s'approchèrent tous les uns après les autres, apportant chacun leurs renseignements.

Quand le procès-verbal fut arrêté, Lauvent déclara qu'avant d'aller plus loin, il était bon qu'on attendît l'arrivée du capitaine Ledoux.

Il se leva de son siège et les conversations reprirent leur libre cours.

Enfin deux heures sonnèrent, et le capitaine Ledoux n'était point encore venu.

Les conjurés commencèrent à murmurer sur le retard prolongé du chef.

Le père Lauvent lui-même qui, sur un avis qui lui était parvenu, avait annoncé que le capitaine devait assister à la séance, commençait à être inquiet et redoutait un malheur.

Il est utile de dire ici que le vieillard, qui avait un profond attachement pour le capitaine, n'avait pas seulement avec lui des liens d'opinions, mais qu'il devait dans un jour prochain avoir la joie de l'appeler son fils.

Au Poteau!

UN DÉPUTÉ DE L'AVENIR

OU LES SUITES D'UNE ÉLECTION MANQUÉE

M. X., avocat

Lecteur, pardonne-moi de te conduire deux fois de suite dans une maison d'aliénés. Mais il s'agit encore d'une de nos célébrités... de la langue, et pour remplacer le Panthéon lyonnais, je ne vois pas de lieu plus propice et mieux disposé que l'Antiquaille!...

Donc nous sommes à l'Antiquaille.

Notre héros n'est autre qu'un avocat célèbre qui fit parler de lui une fois, et qui devint fou de douleur en apprenant l'échec de sa candidature à la Chambre.

Si ses cheveux ne blanchirent pas en une nuit, ce fut la faute de son coiffeur.

Celui que nous appellerons désormais *M^e Fou* a su acquérir par son *bayout*, son semblant de libéralisme et son apparente bonhomie; une sorte de prépondérance sur ses confrères.

Aussi ne se commet-il pas une folie dans l'établissement qu'il ne soit consulté préalablement.

Sa douce toquade consista à se croire capable de quelque chose. Folie commune à beaucoup de gens de notre connaissance.

Mais commençons notre récit.

Nous sommes à l'heure de la récréation. Tous les fous sont rassemblés dans le préau.

On cause avec animation.

M^e Fou a déposé un projet d'amendement qui doit être discuté le jour même. On n'attend plus que l'orateur.

Enfin, la porte du fond s'ouvre, et il paraît.

Il se fait aussitôt un vacarme épouvantable, un brouhaha indescriptible.

On se croirait à une réunion de la Société des gens de lettres.

Qui, entre parenthèse, ne sont pas précisément les gens de l'ordre... de saint François.

Tout à coup *M^e Fou* lève la jambe, et il se fait à l'instant un tel silence qu'on entend Egard Sevray roucouler son chant de mort.

Sans plus de cérémonie, *M^e Fou* monte à califourchon sur le dos de l'un des assistants, et se met à méditer profondément.

Son sujet est probablement préparé de longue main, car il relève immédiatement la tête, et, s'adressant à l'assemblée, il commence en ces termes :

— Messieurs et chers collègues...

(*Interruption et applaudissements. L'orateur improvisé s'incline légèrement et continue.*)

En effet, Lauvent avait une fille, douce et frêle créature, qui s'était éprise d'amour pour le chef des conjurés.

De son côté, celui-ci n'avait pu rester insensible au charme touchant de Marie.

Dès la première fois qu'il l'avait vue, il avait compris que cette femme compterait dans sa vie.

Bientôt les relations du capitaine et du père de celle qu'il aimait devinrent plus fréquentes.

Toutes les heures qu'il pouvait dérober à son service il les passait dans la famille de celle qui devait être sa femme, et, un jour vint, où la jeune fille en écoutant les paroles brûlantes de son amant, ne se souvint plus de ses devoirs.

A partir du moment où Ledoux eut un fils, son attachement grandit encore pour Marie; mais, hélas! des circonstances imprévues et qui n'entrent pas dans notre récit, les forcèrent de retarder leur union.

Aussi peut-on comprendre avec quelle anxiété le père Lauvent comptait les minutes qui s'écoulaient et prêtait l'oreille aux moindres bruits.

Bientôt les conjurés s'aperçurent de cette inquiétude et, se méprenant sur la cause qu'elle pouvait avoir, crièrent à la trahison.

A ce moment, Pitrou et l'inconnu arrivèrent dans la salle.

— Qui parle de trahison? dit ce dernier d'une voix vibrante.

— Il est donc venu ce moment si impatientement attendu, si ardemment désiré.

Toutes les fois que les hommes ne se sont laissés aller qu'à des actes ayant l'apparence de la raison et de la sagesse, nous nous serions fait un véritable scrupule de les *singer* en quoi que ce soit; mais le cas qui nous occupe, pour lequel je vous rassemble et dont je vais vous entretenir, diffère complètement de ce que nous étions en droit d'attendre de cette fraction de la société.

(Ici l'attention semble augmenter.)

J'apprends à l'instant par un organe peu sensé, et par conséquent en qui nous devons avoir une foi absolue, que plusieurs corporations d'hommes dits raisonnables viennent de se mettre en état de grève, sous le *godineux* prétexte d'obtenir, qui une augmentation de salaire, qui une diminution de travail, tous un peu de liberté!

Vous conviendrez, messieurs, que ce fait seul constitue un véritable acte de folie.

— Quand...

(Écoutez, écoutez.)

— Quand...

(N'interrompez pas.)

— ... Quand les sages se mêlent d'être fous, c'est bien le moins que les fous essaient d'être sages!

Excusez ce fol aphorisme d'un cœur en délire et pardonnez à mon émotion. (Il prend une prise.)

(Bien.)

— Messieurs, il est de notre devoir, je dirai même plus, il est de notre dignité, non seulement de les imiter en cette noble occurrence, mais encore de les aider, de les soutenir de tout le poids de notre appui moral et physique dans le parfait accomplissement de cette œuvre philanthropique, philosophique et sociale, de cette tâche sacrée, et par cela même insensée.

(L'attention redouble.)

— Qui de vous, mes frères, à ce simple mot de liberté, n'a pas senti ses narines se dilater de plaisir, ses yeux briller d'un plus vif éclat, son cœur battre plus puissamment, je veux dire plus librement, dans sa poitrine... de toqué?

(Ces derniers mots enlèvent l'auditoire; la séance est interrompue par une triple salve d'applaudissements; on crie, on chante, on danse comme dans les grands jours; un véritable courant magnétique parcourt l'assemblée, on se regarde avec émotion, on se serre les mains avec effusion, conviction, que c'est une bénédiction. L'orateur, réellement troublé par cette ovation spontanée, porte à plusieurs reprises sa manche sur ses yeux. Enfin, le calme se rétablit, et M^e Fou peut continuer.)

— Messieurs!...

Je... suis profondément touché de toutes ces marques... de sympathie et d'estime. Et si, plus tard,

On ne sait pas ce qui peut arriver,

j'arrive à la députation, veuillez croire, frères, que je donnerai un libre cours à ma reconnaissance.

Vous avez tous lu, messieurs, l'excellent brochure que j'ai faite sur le dernier discours du 1^{er} adjoint de monsieur le maire.

Grâce aux aperçus qu'elle renferme, cette publication m'a classé d'emblée dans l'esprit des blagueurs comme un des libéraux les plus chauds et les plus sincères.

Je ne dévierai jamais de la route que vous m'aurez tracée.

UNE VOIX. — Bornez-vous aux seuls faits de la cause.

M^e Fou. — TENANT MON POUVOIR DE VOTRE SUFFRAGE, JE DÉPENDRAI TOUJOURS DE VOUS. D'ailleurs mes convictions sont connues; je suis...

LA VOIX. — Bornez-vous...

M^e Fou. — ... libéral.

(Applaudissements prolongés.)

M^e Fou (à part). — Je n'étais pas fâché de planter ce premier jalon sur ces idiots.

(Haut). — Oui, messieurs, j'ai longuement élaboré et mûrement réfléchi, depuis dix minutes, sur ce que nous étions en droit de demander. Je crois donc refléter les sentiments de toute cette grande, digne et sage assemblée en réclamant, pour nous, la liberté...

(Bravo, vive approbation.)

Et tous les conjurés se retournent étonnés, mais aucun n'ose répondre.

Alors celui-ci, le regard hautain, la lèvre frémissante, s'avança dans le cercle de lumière.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, aux traits accusés, grand, fort, à l'air résolu.

Lauvent vint vivement à lui, et lui dit d'une voix émue :

— Est-il donc arrivé malheur à Ledoux qu'il vous envoie ? Parlez ! parlez !

— Oui, oui, parlez ! parlez ! s'écrient les autres en faisant cercle autour de l'inconnu.

— Ledoux vient d'être arrêté, répondit celui-ci. Et déboutonnant sa tunique, il en sortit un papier qu'il tendit à Lauvent.

— Lisez ! lisez ! s'écrièrent-ils tous.

Alors le père Lauvent déplia le papier et lut :

— « Ordre d'obéir au lieutenant Gauthié comme à « moi-même. »

Signé : LEDOUX.

— Maintenant, ajouta le jeune homme, je vous jure sur l'honneur que je tue comme un chien, le premier qui doute de son chef!

Quelques murmures s'élevèrent, mais s'éteignirent aussitôt sous le regard décidé du jeune lieutenant.

Alors le père Lauvent conduisit celui-ci vers la table, et le fit asseoir en lui disant :

... D'avoir une compagnie...

(Agitation diverse, interrogation ???)

... Saine et vigoureusement constituée.

(Étonnement, stupefaction, ahurissement; sensation très très-prolongée.)

M^e Fou reprend, avec une animation qui va toujours croissant. — Pourquoi nous supprimer notre plus bel ornement, cet élément indispensable à la parfaite harmonie... de nos humeurs, à la salubrité de notre esprit et à la juste balance de notre tempérament.

(Oui.)

(Criant.) — Pourquoi ne remplissons-nous pas nos devoirs sociaux et moraux envers cette suave moitié de la société! que nous ne connaissons plus que de nom... ou de réputation.

(Oui, oui.)

Beuglant et faisant de grands bras. — Pourquoi, enfin, ne serions-nous pas, aussi bien que le dernier des catinots, destinés à la reproduction?

(Oui, oui, oui!)

Un temps. — Pas de regrettables méprises, messieurs, nous ne voulons pas un harem! Oh! loin de nous de semblables pensées.

(Grande agitation sur plusieurs bancs. Les fous semblent délibérer avec vivacité.)

Senti, avec émotion. — Voyez-vous d'ici, jeunes et vieilles gens, quand cette impardonnable lacune sera comblée, le tableau nouveau et touchant que nous ferons avec nos compagnes et nos gras et gros petits enfants, dans ce simple et modeste asile

De... fous...

Que nous sommes de ne pas y avoir songé plus tôt.

(Un temps.)

(Un interrupteur se lève, et, s'adressant à l'orateur, lui dit d'une voix ferme :

— Oui, mais citoyen, il faudra lever des femmes... et... car...

(Il se rassied.)

M^e Fou. — Messieurs, je suis heureux de cette interruption qui me fournit les moyens de mettre en relief ma haute prévoyance, et par cela même me donne l'occasion d'exhiber une fois de plus l'incontestable supériorité qu'en tout j'exerce sur vous et vos frères intelligences.

Une voix. — Exhibez, maître, exhibez.

M^e Fou. — Oui, chers frères, j'ai tout prévu, et je puis donner à la Chambre des renseignements précis et précieux.

(Un temps.)

(Timidement.) — La femme du concierge est disponible.

La voix. — Les commencements seront durs.

M^e Fou. — Parfaitement! je le reconnais moi-même, cela ne serait pas suffisant pour les premiers besoins.

Aussi, me suis-je informé.

(Écoutez, écoutez.)

Je viens d'apprendre qu'un mur, un simple mur nous sépare de l'établissement des femmes... hydro-piques et paralytiques, c'est-à-dire du bonheur! de la voilure!!! du ciel!!!

Voici mon plan... Oh! oh! oh la la... ooh.

Hélas!...

Cette dernière interruption de l'orateur est le résultat immédiat d'une puissante douche froide qui venait de s'abattre sur la tête du philosophe sous la forme d'un immense jet d'eau glacée.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, notre malheureux pérorateur dégringole vivement de son siège improvisé et se réfugie prestement dans sa cellule respective, non cependant sans protester par des grognements énergiques contre l'humidité et la température du procédé employé si malencontreusement à son égard.

Les autres fous veulent résister; mais alors le terrible jet se multiplie de telle façon qu'il dégénère bientôt en une avalanche, véritable trombe de liquide qui, en un clin d'œil, disperse complètement le rassemblement.

En regagnant leurs cabanons, les fous s'écrient avec effroi : Bonnaric! Bonnaric!

C'est lui, en effet, qui voyant l'imminence du danger,

— Voici la place de notre chef, elle vous appartient.

— Je vais vous montrer nos plans, dit Gauthié en sortant de nouveau de sa poche des papiers qu'il étendit sur la table.

Tout le monde s'approcha, et, chose étrange, le faux, Pitrou qui jusque-là avait assisté à cette scène sans y prendre part, fut celui qui s'avança le plus vivement.

Mais le hasard voulut que son regard et celui de Gauthié se rencontrassent.

Alors, le faux aubergiste baissa vivement les yeux et donna à son visage une expression indifférente.

— Avant de vous communiquer les plans qui doivent amener le triomphe de nos idées, reprit le capitaine comme en parlant à l'adresse de Pitrou, je vais, en vertu des pouvoirs qui m'ont été donnés par notre chef et que vous avez ratifiés, exiger de chacun de vous le renouvellement du serment qui nous lie.

Puis, après s'être levé et s'adressant au père Lauvent :

— Faites l'appel, dit-il.

Il y eut un profond silence.

— Garlon! cria le vieux conjuré.

— Présent! répondit une voix.

Et un homme s'avança au milieu de la salle.

— Levez la main droite, dit le capitaine Gauthié.

Garlon leva la main et attendit.

— Jurez-vous de ne jamais révéler à qui que ce soit,

n'a rien trouvé de mieux que d'envoyer chercher en toute hâte les pompiers de Gerdon.

Et voilà comment, avec un peu d'eau fraîche employée à propos, on éteint les plus grands feux et on évite les révolutions.

JULES SÉVÈRE.

BAISERS

Il est un doux baiser, frais, pur comme l'arôme Que zéphyr nous apporte et cueille au sein des fleurs, Chaste baiser dont l'âme exprime tout le baume, Le baiser qu'on se donne entre frères et sœurs.

Il est un doux baiser qu'avec joie on réclame Et qu'on dépose heureux sur le front d'un ami; Ce baiser-là remue une fibre de l'âme, Et réveille un espoir par l'absence endormi...

Qu'ils sont doux et fervents les baisers pleins de charmes Qu'une mère nous donne en nous donnant le jour! Les baisers maternels savent sécher nos larmes; Sous ces baisers féconds s'épanouit l'amour.

Il est, bienfait du ciel, un baiser qui ressemble Au cours d'eau qui s'en va sans jamais s'épuiser, Un baiser qui nous dit : — Vivons, mourons ensemble... Celui-là de l'amour est le plus doux baiser.

Il est un doux baiser que chacun en soi-même Garde comme un trésor, celui qu'avec bonheur, Premier gage d'amour de la vierge qu'on aime, On cueille sur sa lèvre en lui donnant son cœur.

Il est un froid baiser qu'à l'heure inattendue Le souvenir apporte au cœur près d'expirer... C'est le baiser du Temps, et notre âme éperdue, A ce moment fatal, tremble, et n'ose espérer.

Joseph SURAND.

COMMUNIQUÉS!

Jusqu'à ce jour le *Refusé* constatait avec peine qu'il était arrivé à son sixième numéro sans avoir reçu le moindre avertissement, le plus petit communiqué.

Grâce au bienveillant concours de l'autorité... de plusieurs personnes, cette regrettable lacune vient d'être heureusement comblée.

1^{er} Communiqué!

Dans son numéro du 8 décembre dernier, le *Refusé* reproduit un article d'un soi-disant journal suisse dans le quel il est dit, entre autres choses, que les chœurs de la Grande Duchesse chantent les mains dans leurs poches.

Si le rédacteur chargé de reproduire cet article s'était donné la peine d'aller à la source des faits, il aurait appris que les costumes des chœurs servant à la Grande Duchesse

ni pour aucun motif, même au prix de votre vie, ce que vous savez?

— Je le jure! dit Garlon.

— Appelez! commanda Gauthié.

— Oudin! cria de nouveau le père Lauvent.

— Je le jure! répondit le conjuré.

— Bize!

— Je le jure!

— Mistralet!

— Je le jure!

— Cognet!

— Je le jure!

— Favier!

— Je le jure!

— Granger!

— Je le jure!

— Ravichon!

— Je le jure!

— Delpont!

— Je le jure!

— Alix!

— Je le jure!

— David!

— Je le jure!

— Tournier!

— Je le jure!

— Vouti!

— Je le jure!

n'ayant pas de poche, il était, dès lors, impossible d'y mettre les mains.

Fait chez Blod, le 10 décembre 1867.

(Communiqué.)

2^{me} Communiqué!!

Dans les numéros 2, 3 et 5, le journal le *Refusé* publie une série d'articles sous la rubrique : POTEAU. Je me nomme Benoit Quilet et je suis épicier de mon état. Vous allez, dans le plus bref délai, me bacler un poteau parfaitement conditionné.

Vous ferez quelques allusions à ma femme que vous dissimulerez adroitement dans l'épaisseur de ma boiserie. Je vous envoie les moins bons renseignements sur mon honorabilité et les meilleurs sur ma solvabilité.

QUILET, épicier.

Fait dans mon arrière-boutique, le 11 décembre 1867.

(Communiqué.)

3^{me} Communiqué!!!

Combien que ça me coûterait pour me faire mettre au poteau dans votre plus prochain numéro?

Je paierai comptant.

W... W... (futur député.)

(10 courant.)

(Communiqué.)

4^{me} Communiqué!!!!

La gravité de mes fonctions m'empêche, à mon grand regret, d'accepter plus longtemps la responsabilité du fameux virus inoculatoire intitulé : NOS ACTRICES, et signé D...

Le Docteur D... AFOURUS.

(Communiqué.)

5^{me} et dernier Communiqué!!!!!!

Carthage, 10 décembre, au matin.

Monsieur le Rédacteur du *Refusé*, La solitude dans laquelle je vivais depuis 2680 ans vient d'être troublée par un certain A. De Mercy.

Ce monsieur affirme que votre gérant m'impute la paternité de vos articles; NOS ACTRICES.

Dans l'intérêt de la littérature carthaginoise, je vous prie de démentir ce bruit.

Vous feriez bien, monsieur, de coudre à ce dès les lettres qui lui manquent afin de rassurer ma génération.

Veuve DRON, ex-reine de Carthage.

P. S. — Je me charge de la vente du *Refusé* à Carthagène.

D.

(Communiqué.)

NOTA BENE. — Au moment de mettre sous presse nous n'avons reçu aucun communiqué de l'Archevêché. Le Salut public aurait-il un monopole?

AUTOBIOGRAPHIE

DE

BONAVENTURE FURET

CHAPITRE III.

DU COUP D'ŒIL QUE JE JETAI SUR LA LITTÉRATURE

MODERNE.

Pour vous tracer une règle de conduite pratique, étudiez votre époque. Pour connaître une époque, étudiez sa littérature.

— Valette!

— Je le jure!

— Berlin!

— Je le jure!

— Garnier!

— Je le jure!

— Esset!

— Je le jure!

— Serdolaz (1)!

A ce nom, jeté au milieu du silence, personne ne

répondit.

— Serdolaz! cria plus fort Gauthié.

— Serdolaz! c'est moi! dit alors celui qui s'était

fait appeler Pitrou.

— Pourquoi ne répondez-vous pas? demanda Gau-

thié.

— Parbleu! je suis bien connu ici...

— Jurez! dit impérieusement le jeune homme.

— Je le jure! répondit l'autre avec un accent

étrange.

Et se détournant aussitôt, il eut un méchant sourire.

Quand Lauvent eut à son tour prêté le serment exigé, Gauthié expliqua les plans de l'insurrection.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Tous ces noms sont historiques.

En vertu de ces deux préceptes, dans lesquels j'avais fondu la sagesse de cinquante opinions — plus la mienne, — je me mis en devoir d'étudier la littérature courante. Je dis courante, parce qu'il y en a une qui ne bouge pas.

Je remarquai d'abord combien l'orthographe était négligée et le solécisme fréquent. Quant au barbarisme, je le retrouvai rajcuni, pimpant et gaillard sous le nom de néologisme, au moyen duquel il a conquis ses petites et grandes entrées dans les bibliothèques littéraires, — ce qui est incontestablement un progrès sensible.

Je ne puis détailler tous les genres, qui sont nombreux, ni tous les écrivains, qui sont innombrables. Je me contenterai d'une petite énumération en me mettant classiquement sous l'invocation de Virgile : *ab uno disce omnes*.

En fait de genres, il y a :

Le genre *larmoyant* ou *filandrevx*,

Le genre *héroïque* ou *chauvin*,

Le genre *sceptique*,

Le genre *religieux*,

Le genre *cantharide*,

Le genre *olla-podrida* ou *humoristique*.

1° Le genre *larmoyant* ou *filandrevx*, qui consiste à déplorer le plus longuement possible les malheurs et les tribulations d'un cœur généralement jeune, amoureux et persécuté. Quant au style, il fourmille d'études intimes et sentimentales à la manière suivante : « Les aspirations vagues dont deux yeux ignorants de leur tendresse nous enveloppent le cœur, sont comme un suaire léger dans lequel l'amour fatal ensevelit notre « liberté ! » Ce genre, à l'usage des collégiens éthérés et des femmes sensibles, développe prodigieusement l'action de la lymphe et les pâles couleurs.

2° Le genre *héroïque* ou *chauvin*, fort peu cultivé depuis le règne des petits crevés, ressasse les vieilles rimes, produit des cantates, se contente, au théâtre, du style à coups de fusils et fait paraître, toutes les dix minutes, un aide-de-camp à taille pincée qui réchauffe le patriotisme des masses, en disant d'une voix saccadée :

A cheval, messieurs, voici l'Empereur !

3° Le genre *sceptique*, qui ricane, le bonnet sur l'oreille, se moque sans discuter et répond avec Rabelais à toute demande d'explications : « Les sorbonistes disent que foi est argument des choses de nulle apparence. » Quand ce genre devient sérieux, Joseph Prudhomme voile la face de son chaste fils en proférant un *vade retro* ! que toute l'épicerie répète en chœur comme un seul homme.

4° Le genre *religieux* a produit l'*Histoire détaillée et authentique du miracle de la Salette* ; les *Jouissances pures de l'amour divin* ; le *Jardin de Marie* ; le *Journal des villes et des campagnes* ; les inepties à deux sous les tas du P. de Damas, jésuite, et les *Odeurs de Paris*. — J'en passe, et des meilleurs. — Lorsqu'on lui demande des preuves, comme il ne peut répondre, il se sauve en criant : C'est la faute à Voltaire ! Et Joseph Prudhomme de dire : Comme c'est logique !

5° Le genre *cantharide*. Plus ou moins illustré de vignettes et de photographies, il raconte les prétendus mémoires d'une drôlesse écourante ; accumule dans une alcôve qu'il ouvre, tous les secrets des alcôves les mieux closes ; fait de la famille le prétexte de

l'amour, et de l'amour le prétexte de la sensualité ; dit que la FEMME est un incident, et laisse supposer que l'ENFANT est un accident. Le style n'en peut être que brutal ou précieux.

6° Le genre *olla-podrida* ou *humoristique*. C'est un feu d'artifice ou une perruque emmêlée. Ceux qui traitent ce genre sont les gens d'esprit, pour faire voir qu'ils en ont, ou... les autres, pour le faire croire. Si lord Byron avait été savant comme Rabelais (déjà nommé), il eût été le maître des olla-podridistes.

Voilà la classification et les remarques que je fis de mon propre fonds ; mais, prudent comme toujours, et voulant m'éclairer d'un avis diété par l'expérience, je m'en fus trouver mon ami le journaliste que j'avais déjà consulté au sujet de la Sainte-Trinité, et voici ce qu'il me dit :

« Tes divisions seraient bonnes si tu n'avais pas trop cherché la petite bête. En littérature, il n'y a pas de genres : il y a des modes. Il en est du reste ainsi pour tout en France : Un génie, un moraliste, un savant ou un écervelé monte sur son livre, ou sur un tonneau, comme le muezzin au minaret, et crie, l'ordre du jour. Aussitôt, chacun de répéter plus ou moins bien la consigne donnée. Et encore « faut-il qu'une hardiesse ou qu'un hasard fasse entendre celui-ci plutôt que celui-là. La valeur et la réputation ne sont guère conséquentes que dans l'opinion de l'ignorance et de la crédulité. Ainsi, je donnerais tout le dramatique d'Hugo pour telle nouvelle en dix pages de Godefroy de Cavaignac ; toute la sensiblerie de Lamartine pour cinquante lignes de Saintine ; tout le style de Flaubert pour un article de Monselet ; tous les vers de Legouvé pour un distique de de Banville (1) ; toute la morale de Dumas' fils pour le bon sens de Paul de Kock ; tous les titres de Girardin pour un bulletin de Pierre Véron.

« Néanmoins, des noms se sont imposés d'une façon quelconque, et bien vite, d'innombrables nullités se sont massées autour d'eux, chacun espérant pouvoir dire comme un archonte : Je suis le premier après Jupiter. Or, ces nullités qui se groupent ainsi, sont de la nature de ces grains de poussière qui ne peuvent briller qu'à la condition d'être dans un rayon de soleil. — C'est cela, bien plus qu'autre chose, qui a fait passer beaucoup des hommes en question pour des rayons. Tu vois donc qu'il n'y a pas tous les jours de quoi leur élever les 360 statues de Demetrius de Phalère, ce qui, du reste, entraverait considérablement la circulation des voitures.

« Si tu veux chercher toutes les raisons de ces inégalités injustes, tu en trouveras beaucoup dans les *Mystères de la librairie*, — un livre à faire.

« Dans ta pérégrination à travers livres, tu as oublié la Critique. Th. Gautier lui a dit son fait le plus spirituellement du monde, — dans un temps où, étant un jeune diable, il ne s'était pas encore fait ermite, — et il a peint la critique comme ce regard qui voue à la mort toutes les queues fussent compées parce qu'il avait perdu la sienne. Moi, je me contenterai de dire que la Critique est un livre ouvert où des gens d'esprit viennent s'inscrire en faux contre l'esprit des autres. Il y a, il est vrai, l'écrivainneur de

(1) Oh ! Victor Chauvet, voile-toi la face ! J. F.

« feuille de chou qui s'intitule critique ; mais celui-là ne vaut pas qu'on en parle ; c'est un fétu, un rien : un roquet qui cherche querelle à une roue de carriolet. Quant à la Critique véritablement sérieuse, elle est rare parce qu'on n'est pas assez érudit ; néanmoins, on la trouve quand on veut se donner la peine de la chercher.

« En résumé, si tu veux connaître quelle doit être la règle d'un écrivain qui désire être lu, la voici : Il y a environ, en France, d'après le recensement le plus consciencieux, 20 p. % de gens intelligents. Donc, la littérature courante doit présenter 80 p. % de platitudes et de lieux communs. »

Evidemment, je pouvais, les yeux fermés, accepter l'opinion de mon journaliste qui était un homme confit dans son sujet ; aussi inscrivis-je sans hésiter cette formule :

POUR DIX PARTIES DE STYLE, MÉLANGER DEUX PARTIES DE FRANÇAIS ET HUIT D'AUVERGNAT.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

(A continuer).

Nous reprendrons, à partir de samedi prochain, les articles : **Nos Actrices**.

ILLUMINATIONS LYONNAISES

DU 8 DÉCEMBRE.

O tempora ! o mores !
Hélas ! qu'est devenu ce fameux 8 décembre, si lyriquement célébré jadis par défunte notre chère *Gazette*, ce grand jour catholique où, quels que fussent les frimas, Lyon, au signal lancé à toute volée par le bourdon de Saint-Jean, s'illuminait de la tête aux pieds...

« Les rues et les quais rivalisaient de foule et d'éclat, la mansarde du sixième étage lutait sans déshonneur avec la boutique du rez-de-chaussée. On s'abordaient en modulant de saintes litanies, on s'embrassait avec un pieux enthousiasme. Des milliers de gondoles, ruisselantes de lumières et d'harmonie, remontaient et descendaient nos deux fleuves ; par dessus la Saône, le clocher de Fourvière alternait avec le dôme des Chartreux, comme Tyreis avec Mélibée, pour exalter à l'envi les louanges de leur divine Amaryllis : on eût dit que sur une corde mélodieuse, tendue de l'une à l'autre colline, un archange, avec un merveilleux archet, exécutait les plus célestes fantaisies. Bien plus, toute oreille douée de quelque bonne volonté pouvait distinguer, au plus haut des airs, des symphonies sérapiques parties de l'Empiree. »

Ainsi chantait notre vieille *Gazette*, de dévote mémoire.

Pour nous, l'amertume dans l'âme, nous cédon à la force de notre tempérament, qui nous pousse vers l'expression de la vérité pure, mais triste, triste, triste !

O tempora ! o mores !
— Dimanche dernier, pourtant, dame nature avait bien fait les choses, en revêtant la terre d'une robe virginale de circonstance, *sine tabe*... et, dans le ciel, la lune entr'ouvrait les nuages, et regardait, curieuse...
... Mais, pas une barque sur les fleuves, pas un cantique dans l'air !... de fois à autre, sur la rive droite de la Saône, de rares croisements... partout, l'ombre livide de la *fête des lumières* !

Quelques gamins glissaient, en hurlant, sur les trottoirs ; quelques groupes s'exaltaient devant de profanes étalages ; quelques centaines de pèlerins se hâtaient de parcourir leurs stations annuelles à travers nos promenades mornes et blafardes.

Au même moment, une innombrable multitude grouillait, vociférait, sous les lustres éblouissants de

nos théâtres... *stupete gentes ! la Favorite* et la *Grande Duchesse* triomphaient.

Nous avons été envieux de compter les bécés de gaz et d'huile, les bougies à dix centimes, les feux de Bengale, les lanternes chinoises et vénitiennes, et nous sommes parvenu au chiffre de onze mille onze cent onze !...

Onze mille onze cent onze lampions, pour quatre cent mille âmes !... moins de 3 p. % !... O Lyon, quelle baisse effroyable sur tes actions romaines et apostoliques !...

Et encore, de ces onze mille onze cent onze quinquets, combien ont brûlé en l'honneur de la déesse réclame !

Un mot atroce a été entendu, ce dimanche soir, entre les Terreaux et Bellecour.

« L'Immaculée-Conception n'est plus à Lyon qu'une conception industrielle et commerciale. »

— *Et boum ! la boum ! la boum ! la la !*... Voici le tableau d'honneur dressé par la curiosité populaire.

Le premier prix d'enthousiasme et de succès lumineux a été remporté par un magasin de la rue Impériale, et le deuxième par une boutique de la rue Lafont, le troisième a été décerné, *ex æquo*, aux Grands-Séminaristes et aux Frères Lazaristes : les premiers se sont distingués par d'ingénieuses variations de couleurs, les seconds par leur fracas instrumental.

Fourvière et les Chartreux se sont disputé quelque temps la mention honorable ; mais Fourvière a fini par l'emporter de toute la longueur du passage Gay... O gros dôme des Chartreux, brillant lauréat des précédentes années, d'où te vient cet échec humiliant ? Faut-il s'en prendre au changement de ton économe, ou à ce ténébreux esprit que l'on assure depuis quelques jours hanter ton quartier !...

On nous a affirmé que MM. Dupanloup et Veuillot, accourus par l'*express* du soir, ont été aperçus, entre huit et neuf heures du soir, sur le pont de l'Archevêché. Tout en contemplant avec une béate mélancolie notre illumination dégénérée, ces deux saints Pères s'entretenaient naturellement du dogme infiniment mystique qu'elle symbolise, lorsqu'une voix méphistophélique, partant de la place des Célestins, les mit soudain en fuite.

Or, cette voix avait dit :

« Tout ça, voyez-vous, c'est des histoires de femmes !... v'là tout !... »

— A l'instant même où nous écrivons ces lignes, un télégramme nous annonce que M. Veuillot, à peine entré dans Paris, s'est mis à distiller les « odeurs de Lyon » et que l'évêque, le fougueux évêque d'Orléans, a prophétisé :

« En un temps qui n'est pas éloigné, les vierges de Lyon deviendront la proie du minotaure universitaire. »

Denis BRAC.

HISTOIRE MORALE

DES FEMMES

Par Ernest LEGOUVÉ

(SUITE)

LIVRE I^{er} — La fille.

CHAPITRE I^{er} — Naissance.

Toutes les fois qu'il s'agit de faire triompher une idée, il est bon de montrer à ceux qu'on veut entraîner à sa suite, le chemin parcouru, afin que, connaissant mieux le passé, ils attendent avec plus d'espérance l'avenir.

Cela surtout est vrai à propos de l'histoire des femmes, car si les commencements de cette histoire nous révèlent un grand mépris du droit humain, plus nous avancerons dans cette étude, plus nous sentirons notre confiance s'affermir, en voyant combien de préjugés sont tombés à mesure que l'intelligence a grandi, que le sens moral s'est développé, et que la civilisation s'est

fût, je me sentais un certain dépit dans le cœur ; c'est-à-dire que je l'aimais, mais je ne m'en rendais pas bien compte encore, et ce ne fut que plus tard que je m'en aperçus ; vous verrez comment.

Cependant, et quoique je fusse bel et bien amoureux, mes études n'en souffraient pas. Au contraire, je n'avais jamais eu autant d'ardeur et de courage, et mes progrès furent si rapides, que, bientôt après, j'entrais en loge comme candidat au grand prix de Rome. Seulement mes habitudes de travail avaient changé. Au lieu de chercher l'inspiration dans le grand silence de la nuit, je la puisais dans le calme du jour qui se lève, dans les premiers souffles de la brise, dans les premiers chants des rossignols. J'avais quitté mon appartement du quartier latin, et j'étais venu habiter à Vincennes, au bout du monde. Là, j'ouvrais ma fenêtre aux naissantes clartés de l'aurore, et je me mettais au piano, ou je cherchais sur un violon ce que mon cœur avait à dire.

Or, le lendemain comme je venais de me lever, on heurta à ma porte. J'allai ouvrir, en me demandant qui ce pouvait être. C'était une femme voilée, mais qui je reconnus aussitôt aux battements précipités de mon cœur.

— Suzanne ! m'écriai-je !

Et je la vis tomber anéantie sur une chaise, étouffée par ses sanglots qu'elle ne pouvait maîtriser.

(La suite au prochain numéro.)

N° 5.

SIMPLICE

Roman intime

Par Victor CHAUVET

A Jeanne.

Pendant ce temps-là, le marmot qui jouait dans l'autre chambre, criait à vous fendre les oreilles.

— Décidément, votre fils est guéri, lui dis-je. Comment l'appellez-vous ?

— Eugène.

— Quel âge a-t-il ?

— Trois ans.

Et, tout en parlant, elle tenait ses yeux baissés en terre, tandis qu'elle faisait tourner les bagues qu'elle avait aux doigts.

— Vous m'en voulez donc ? lui dis-je en baissant un peu la voix, et me penchant vers elle.

— Pourquoi ?

— Parce que je vois bien que vous m'en voulez.

— Je ne vous en veux pas.

— Pourquoi me boudez-vous, alors ?

— Je ne vous boude pas.

— Mais si !

— Mais non !

— Eh ! bien parlez-moi comme auparavant... je vous en prie !

— Et que voulez-vous que je vous dise ?

— Comment, vous n'avez plus rien à me dire ?

— Plus rien !

— Bien vrai ?

— Vrai.

— Jurez-le moi !

— Ah ! vous m'ennuyez, à la fin !

C'était clair, je pense. Je me levai, et après avoir été ranger ma chaise, je vins lui tendre la main en lui disant adieu.

— C'est bon, allez-vous-en ! me dit-elle.

— Vous ne voulez pas me dire adieu ?

— Non !

A ce moment on frappa brusquement à la porte.

— On frappe, dis-je.

Elle se leva pour aller ouvrir, et me dit tout bas :

— Venez demain !

Et la porte s'ouvrit, livrant passage à un petit homme gros, gras, court et très-barbu, qui alla s'enfoncer dans un fauteuil sans même avoir daigné ôter le chapeau qui lui couvrait le chef, ni le cigare qui lui brûlait les lèvres.

Je saluai, et je sortis.

étendue davantage; et, alors, doutant moins de la justice des hommes, l'heure de la victoire nous paraîtra plus prochaine.

J'ai dit que les commencements de l'histoire des femmes nous révélaient un grand mépris du droit humain. En effet, on n'en pourrait douter, lorsqu'on voit quel accueil était fait à la naissance d'une fille, chez presque tous les peuples, même chez ceux dont on admire encore aujourd'hui les lois comme des chefs-d'œuvre de législation, et les législateurs comme des modèles d'équité.

Cependant, que chez les Juifs et que dans l'Inde, les filles aient été un objet de réprobation, rigoureusement cela ne peut guère nous surprendre, pas plus qu'à Sparte leur sexe équivalût à une difformité, car le fanatisme religieux des Indiens et des Juifs, et les mœurs guerrières des Spartiates suffiraient au besoin, je ne dis pas à justifier, mais à nous expliquer cette injustice; mais qu'Athènes, la vraie mère de la civilisation, mais que Rome qui a vu naître tant de femmes illustres, aient jeté un si violent anathème sur les femmes, c'est une aberration que nous ne pouvons comprendre.

Quoi! ils ne se sont pas dit, ces peuples, c'est une femme qui a porté dans ses flancs Socrate! c'est une femme qui nous a donné Brutus! Quoi! les Athéniens, si fiers de leurs généraux, de leurs orateurs, de leurs artistes et de leurs poètes, n'ont pas compris qu'il ne suffisait pas d'acclamer les fils pour n'être pas ingrats, mais qu'il fallait encore relever les mères, les honorer, les respecter, les aimer; quoi! les Romains ne l'ont pas compris!

Hélas! la France non plus, notre France si polie, si galante, si chevaleresque; la France, qui a reçu tant de gloire de Jeanne Darc, la sublime martyre, et tant d'éclat des Sévigné, des Lafayette, des Maintenon et des Staël, la France n'a pas toujours été reconnaissante!

La féodalité a été dure pour les femmes, et l'injustice était alors dans le cœur de tous les hommes, depuis le roi jusqu'au serf. Aujourd'hui, grâce à Dieu, les temps sont bien changés et les femmes ont reconquis bien des droits, mais cependant pourrait-on affirmer que toute trace du passé a disparu? Non, certes; les préjugés ne meurent pas en un jour.

Le premier devoir du penseur qui s'occupe du sort des femmes, est donc de rechercher d'abord la cause de cette réprobation et de la combattre.

Cette réprobation semble à M. Legouvé « un fait moral très-complexe » que la vanité ou le préjugé ne saurait suffire à expliquer.

« Ce qui distingue l'amour paternel et maternel, comme il le dit avec raison, et ce qui l'élève au-dessus des autres sentiments, c'est la prévoyance. » Or, c'est précisément cette prévoyance qui pousse le cri d'alarme à la naissance d'une fille. Quand un père tient dans ses bras la chère petite créature, son cœur s'effraie en songeant à l'avenir. Il a vécu, il a lutté, il a souffert, il a l'expérience de la vie, et il sait combien elle est dure pour les filles. Si son enfant est pauvre, il craint pour elle la misère. Si elle est riche, les douleurs morales qui brisent le cœur; et, dans les deux cas, ses illusions, ses rêves, ses espérances, son bonheur, enfin, sera à la merci d'un autre.

« Si elle n'a pas de dot, comment la marier, dans ce monde où la femme, ne représentant jamais qu'un « passif, est forcée d'acheter son mari? Si elle ne se marie pas, comment la préserver au milieu de tant « d'occasions de chute; et, si elle tombe, comment la relever, au sein de cet ordre de choses où chaque « faute lui est comptée si durement? »

Mais il est encore une autre raison qui peut nous expliquer cette préférence qu'un père a pour un fils: c'est cette raison que nous examinerons dans notre prochain article, en lui opposant ce qui peut plaider en faveur de celles que nous défendons.

VICTOR CHAUVET.

(A continuer).

L'abondance des matières nous force à renvoyer à la semaine prochaine nos *Cancans Lyonnais*.

FIEL

Le silence du mépris est une farce; Il ne satisfait ni votre dignité ni vos intérêts.

La femme est un crampon donné par la nature!...

J... T. est un garçon plein d'avenir. C'est un beau cavalier, un charmant caractère, et il a des qualités incontestables.

Cependant il ne réussit pas. Pourquoi?

Parce qu'il a rencontré sur son chemin une fille et que cette fille lui a jeté le grappin dessus.

Elle n'a aucune valeur morale et pourtant elle se fera épouser.

Elle sait faire!

M. V... est un homme que tout le monde estime et apprécie.

On ne lui connaît qu'un défaut. Sa femme.

M. le docteur X... a une réputation immense comme médecin. Il a fait des cures merveilleuses et il est en outre apprécié comme honorabilité.

Malgré cela, il ne peut aller dans le monde. Sa femme n'y est pas reçue.

Jeune homme qui me lisez, avant que d'épouser votre maîtresse, rendez-vous un compte bien exact de la position qui lui sera faite dans la société.

La loi vous unit, mais les préjugés vous séparent et interdiront toujours à votre femme l'accès du monde dans lequel vous vivez.

A bon entendeur, salut.

L'HOMME MASQUÉ.

Visible le Dimanche, de 10 heures à 11 heures.

EN L'AIR

PETITE CAUSERIE

Il fait triste: il neige. Le ciel est gris, la terre est couverte de son blanc manteau et la bise souffle avec violence. Les morts doivent avoir froid.

Je lis dans un journal le récit d'une mère de famille trouvée un matin morte de froid dans sa mansarde, faute d'un peu de charbon. Il me prend des envies folles d'aller ouvrir de force les fenêtres de mon propriétaire, afin d'équilibrer l'injuste différence de température que je suppose exister entre le feu brillant de sa grille et l'humble foyer de celui qui habite son sixième.

Les pieds bien au chaud, le cœur bien au froid, il me semble voir ce cher propriétaire digérant béatement son quatrième repas et supputant d'avance le nombre exact de bûches que lui rapportera la nouvelle augmentation qu'il compte faire à ses petits locataires.

Et comme il faut que ces derniers soient complètement prêts le jour du terme, il me semble également les voir enlever chaque soir, par économie, un nouveau morceau de charbon de l'âtre...

Voilà la Noël, il faut payer... ou partir. Il fait bien froid dedans, mais il fait encore plus froid dehors.

Donc, on paiera...

Lecteurs, pardonnez-moi ces alinéas d'humeurs..... froides, j'en avais besoin pour me réchauffer le cœur. Maintenant cela va mieux et je puis commencer ma chronique.

Qui est-ce qui a dit que les bons livres étaient rares? J'ai devant les yeux un magnifique volume splendidement relié et intitulé:

L'Eau bénite au XIX^e siècle, par Mgr GAUME, proto-notaire apostolique.

Vous croyez peut-être naïvement qu'il s'agit de l'eau bénite vulgaire, — point, — l'auteur veut nous entretenir spécialement de l'eau bénite au XIX^e siècle, et il nous prie de ne pas la confondre avec les liquides lustreux connus jusqu'à ce jour.

Il nous annonce tout d'abord que cette eau, s'étant bonifiée ou perfectionnée avec l'âge, a acquis des propriétés nouvelles et incontestables, et est évidemment destinée à opérer dans notre siècle des merveilles inouïes.

L'eau bénite élevée à sa dernière puissance, quoi! En vérité, je vous le dis, ô mes frères! la lumière nous inonde et nous repoussons la lumière.

L'eau bénite perfectionnée selon la formule de Mgr Gaume, et prise à dose convenable, guérit instantanément une foule de maladies avouées ou secrètes, et peut même, au moyen d'un traitement spécial, ressusciter les morts!!! (p. 270).

Enfoncée la Grande Chartreuse. Le triomphe de l'eau sur l'alcool!

Ecoutez plutôt. Elle guérit les animaux domestiques et détruit ceux qui ne le sont pas!

Il suffit d'une aspersion bien entendue pour exterminer les rats et les sauterelles (p. 232, 239, 375).

Guérit la maladie de la vigne sans qu'il soit nécessaire de recourir au soufrage (p. 367).

Fait cesser illico les épidémies et les épizooties (p. 382).

Deux citations suffiront amplement pour donner une idée exacte de la valeur du livre.

Premier exemple:

En Livonie (c'est bien vague), un certain district était infecté de loups, les pièges n'y faisaient rien; les loups passaient à côté, levaient la cuisse et s'en allaient riant dans leur barbe.

Ces cruels animaux s'entendaient, paraît-il, avec un sorcier du voisinage.

On s'adresse au curé qui bénit les fosses et les pièges; aussitôt les loups des environs accourent en foule pour se faire prendre, irrésistiblement attirés!!! (p. 343).

Deuxième exemple:

Un soldat près de mourir refusait les sacrements (sacr... dirait Boum), blasphémait et faisait parade... de son incrédulité.

On substitue adroitement de l'eau bénite à celle qu'il avait l'habitude de ne pas mettre dans son vin ainsi qu'à sa tisane, — et à l'instant le moribond est touché....

par la grâce, demande à se confesser, reçoit les sacrements avec componction et conviction, — meurt et va tout droit au paradis (p. 293).

..... V'lan.

Je me faisais un véritable plaisir de vous entretenir de la nouvelle publication religieuse qui vient de paraître à Lyon: *La Semaine catholique*, mais au moment de m'exécuter je m'aperçois que mon ami Victor Chauvet m'a traitreusement soufflé le journal.

Il veut, m'a-t-il dit, en faire un article spécial. J'y perds, mais les lecteurs y gagneront.

Un quatrain sans culottes de l'Oursin fils, de Marseille.

Enfin, du général Gambaldi que dire, Le voyant parti, puis pris par ses ennemis, On ne peut s'empêcher d'écrire: C'est un homme de parti-pris.

- Comment trouves-tu le nouveau ballet? — Vert. — Pourquoi vert? — Parce que c'est un mélange du bleu et du jaune (?) — Il y a donc des dalhias jaunes? — De la même façon qu'il y a des guimets blancs (?) — Ce qui ne m'a pas empêché d'avaler le nouveau ballet... jusqu'au manche.

JULÉS FRANZT.

THÉÂTRES DE LYON

Puisque la force des choses m'amène à vous faire, chaque dimanche, le compte-rendu dramatique de la semaine, qu'il me soit permis, chers lecteurs, de vous exposer en peu de mots ma profession de foi.

La critique, selon moi, a trop exagéré la dépravation du goût public, et, j'estime, que si nous voyons un tel engouement pour les platitudes des faiseurs, il y a bien un peu de la faute de nos Aristarques.

D'un autre côté, quelles que soient la richesse des costumes, la splendeur des décors et l'ingéniosité des trucs, je préfère à *Rothomago*, à la *Grande-Duchesse* et à toute la musique de maître Offenbach, une comédie d'Emile Augier ou un drame de Victor Hugo.

Aussi le choix qu'a fait Mme d'Herblay, pour son bénéfice, de la reprise d'*Orphée aux Enfers*, me semble-t-il à tous les points de vue regrettable.

D'abord, parce que nous avons eu cette opérette par les créateurs;

Ensuite, parce qu'on laisse de plus en plus dans l'inaction notre excellente troupe de comédie, et qu'on manque ainsi à la vieille tradition des Célestins.

Sans doute, la recette de mardi prochain sera fructueuse; mais il est aussi bon nombre de gens qui n'auraient pas mieux demandé que d'aller applaudir la bénéficiaire dans un nouveau rôle, et qui seront obligés de rester chez eux.

J'en appelle donc à M. d'Herblay lui-même, et je me plais à croire qu'il pense comme moi, qu'il ne suffit pas à un directeur intelligent de faire ses affaires, mais qu'il doit encore guider le goût du public et contribuer, autant qu'il est en soi, à relever le niveau de l'art.

Mais je m'arrête... car je m'aperçois que je parle comme M. Prudhomme.

C'est, d'ailleurs, pour aujourd'hui, tout ce que j'avais à vous dire.

VICTOR CHAUVET.

CHRONIQUE DE SAINT-ÉTIENNE.

Un scandale préoccupe, à Saint-Etienne, l'attention générale.

Un membre du clergé stéphanois est, paraît-il, gravement compromis, si compromis que l'autorité diocésaine a déjà pris des mesures pour l'éloigner.

Je constate en passant que c'était le meilleur moyen à prendre pour capter l'attention publique.

Il s'agissait, m'a-t-on dit, de certaines relations plus ou moins... oui... entre ce cher abbé et une demoiselle... qui chante bien... si bien, que le tribunal est saisi de l'affaire.

Attendons et, pour prendre patience, causons un peu des illuminations du 9 décembre.

Décidément la foi s'en va dans le nouveau, non, l'autre monde.

On aurait pu, en effet, compter les fenêtres illuminées, voire même les bougies brûlées en l'honneur du dogme de l'Immaculée-Conception.

Est-ce au froid, à la neige ou bien à l'indifférentisme religieux, comme ils disent, qu'il faut attribuer ce manquement, ce péché contre le dogme nouveau? Je l'ignore, et comme il ne m'appartient pas de décider, vous trouverez bon que je passe.

Maintenant, que vous dire?

J'aurais été enchanté de vous parler un peu théâtre, ne fût-ce que pour dégager mon esprit des préoccupations religieuses, mais hélas! pas le plus petit fait dramatique à se mettre sous la dent.

J'espère donc que le papa Lamy qui ne cesse de vaincre me permettra de cesser d'écrire pour cette fois l'odyssée de ses brillants succès, en attendant que je sois plus heureux la semaine prochaine.

Dans cet espoir, je prie mon ami et directeur Jules Frantz, d'excuser la brièveté de ce courrier. Mais il n'y a rien d'intéressant cette semaine à Saint-Etienne, et je n'ai pas l'habitude d'écrire pour ne rien dire.

JEAN PICK.

CORRESPONDANCE.

M. ALFRED LEBRUN. — Il y a une idée! Mais justement à cause de cela l'article méritait d'être travaillé davantage. Dans votre premier, aussi, il y avait une idée. Continuez, mais évitez le délayage.

UN VIEUX BAVARD. — Poste restante. — Votre proportion pour sous-adresse.

DENIS BRAC. — Poste restante. — Votre mot rectifié servira de sous-adresse.

UN BOUCHER. — La rédaction n'ayant pas le temps de refaire les articles qui nous viennent du dehors, il faut les travailler vous-même autant que possible.

UN JEUNE. — Nous sommes forcés de couper tous les articles qui dépassent cent lignes.

LOUIS G. — Trop long et trop délayé. — Récoltez-nous des indiscrétions.

M. LUCO, artiste au théâtre des Célestins. — Nous avons reçu votre second envoi. — Il y a progrès. — Courage! Envoyez-nous quelque chose.

M. J. C. Si vos odeurs de la semaine sont bien faites, elles passeront. — Les copies venant du dehors doivent être données le lundi soir afin de faciliter les corrections.

M. 7. 8, avocat. — Envoyez votre courrier du Palais. — Merci.

M. X., libraire. — Les *Drames de Lyon* étant complètement inédits, n'existent pas en brochure. — Venez au bureau.

Mlle C. S. — Il y a un pavé à la place du cœur. — Inutile. — Pas de vers, pas de vers. — De la chronique.

MM. X. T. — Il y a toujours une épuration à faire au début d'une feuille, elle est faite. Merci.

UN VIEUX HOMME. — Vous avez tort de contester le talent de Mme d'Herblay, c'est peut-être l'actrice la plus sympathique des Célestins.

JOHAN. — Terrain de Victor Chauvet. — Envoyez-moi vos indications sur le Grand-Théâtre.

On peut se procurer, pour 75 centimes, tout ce qui a paru de la *Comtesse de Monte-Christo*, *Rocambole*, les *Misères de Londres*, et enfin les trois premiers numéros de la *Presse illustrée*, le tout jusqu'au 30 novembre inclus.

Au bureau des journaux, 34, rue Tupin.

UNE LESSIVE

Le rédacteur en chef du *Mémorial de Lyon* ayant envoyé deux témoins à M. A. Debeaucy pour lui demander raison d'une voie de faits qui, selon nous, était très-justement motivée, M. A. Debeaucy a cra convenable et digne de répondre par une lettre d'excuse tellement triste et plate que nous ne la reproduisons pas.

Mais le lendemain les grands journaux de Lyon recurent la lettre suivante:

« La rédaction du journal le *Refusé*, n'ayant eu connaissance de la lettre d'excuse adressée à M. Edouard Clerc, rédacteur en chef du *Mémorial de Lyon*, par A. Debeaucy, rédacteur du *Refusé*, que le samedi soir 7 courant, n'a pu prendre plus tôt la décision suivante:

« Les actes de M. Debeaucy ne se trouvant décidément pas en rapport avec les principes de notre journal, nous informons nos lecteurs que ce dernier ne fera désormais plus partie de la rédaction du *Refusé*. »

« Agrérez, etc. »

« Le Directeur: Jules FRANZT. »

M. Debeaucy, toujours convenable et toujours digne, riposta par une délation, complètement en dehors du motif pour lequel il venait d'être remercié.

Une phrase de cette lettre concerne le *Salut public*. Cette phrase seule sera relevée.

Monsieur le rédacteur du *Refusé*.

M. Alfred Debeaucy a demandé au *Courrier de Lyon* et a obtenu l'insertion d'une lettre parue au numéro du 11 décembre, dans laquelle je trouve avec étonnement la phrase suivante: « J'ai écrit dans ce sens au *Salut public*. Communication de cette lettre a été donnée à M. Clerc. »

M. A. Debeaucy a effectivement adressé à la rédaction du *Salut public*, la lettre à laquelle il est fait allusion dans la phrase qui précède; mais cette lettre n'a pas été insérée et n'a été communiquée par nous à qui ce soit.

Recevez, etc.

H. ASTIER.

L'un des rédacteurs du *Salut public*.

De mon côté, je déclare n'avoir pas reçu de M. Debeaucy communication de la dite lettre.

Que signifie dès lors cette assertion? Puisque M. Debeaucy, avec cette délicatesse de procédé dont lui seul à Lyon possède le secret, a jugé convenable de mettre mon nom propre en avant, alors qu'on avait évité de prononcer le sien, je vais en profiter pour affirmer une dernière fois que dans la rédaction du *Refusé*, personne ne se cache, et que toutes les fois qu'un homme en a demandé un autre il l'a trouvé.

Tous ceux qui s'occupent de journalisme savent parfaitement que dans la presse légère et surtout satirique le pseudonyme est nécessaire.

Dans le genre dit « indiscrétion » j'ajouterai que l'anonymat est indispensable si l'on veut donner à l'article un peu d'attrait et piquer la curiosité publique.

M. Debeaucy, nous a affirmé sérieusement que des gens armés de bâton (sic) l'attendaient chaque soir pour l'assommer!

Je m'empresse de déclarer que je n'en crois pas un mot. — En tout cas, comme je serais très-affligé si, par ma faute, il arrivait le moindre bobo à M. Alfred, et en attendant que D... se fasse définitivement connaître, je prie ces... individus de bien vouloir reporter leurs faveurs et leurs bâtons sur ma personne.

M. Debeaucy jugera les coups... à distance bien entendu.

Je prie également toutes les dames qui ont daigné voir dans M. Debeaucy le D... en question, d'avoir la bonté de m'adresser directement leurs petites réclamations.

C'est le seul moyen de savoir au juste ce qu'il y a de vrai et surtout de faux dans les assertions de M. Alfred Debeaucy.

Le Gérant: J.-N. CLERC.